

H-France Review Vol. 14 (February 2014), No. 12

Richard Clay, *Iconoclasm in revolutionary Paris. The Transformation of signs*. Oxford: Voltaire Foundation, 2012, xvii + 306 pp. Soixante illustrations, bibliography and index. 65£/85€/ \$115 (cl). ISBN-13: 978-0-7294-1054-0.

Compte-rendu par Annie Jourdan, Université d'Amsterdam.

Professeur associé à l'Université de Birmingham, Richard Clay est historien d'art, spécialiste des cultures visuelles française et britannique des dix-huitième et début dix-neuvième siècles. Cet ouvrage sur l'iconoclisme révolutionnaire est ou paraît être l'aboutissement de plusieurs travaux consacrés au même sujet et publiés dans diverses revues depuis 2003. Dès l'introduction, l'auteur annonce la couleur : il souhaite traiter l'iconoclisme comme une transformation de signes, et non ainsi que l'ont fait les prédécesseurs comme une fureur de détruire ou un mépris tout révolutionnaire pour l'autonomie de l'art. De fait, les historiens ont jusqu'ici condamné très sévèrement un vandalisme fréquemment traité de jacobin, non seulement parce que souvent ces historiens étaient plus contre- que prorévolutionnaires, mais aussi parce qu'ils considéraient les œuvres détruites comme des œuvres d'art ayant une valeur esthétique ou historique.[1] Or, en temps de révolution, c'est leur valeur politique qui prime haut la main. Il s'agit là d'un point récurrent dans l'ensemble de l'ouvrage, sur lequel nous reviendrons.

Mais reprenons le premier point qui n'est pas moins important : à savoir l'engagement antijacobin des historiens d'art qui ont traité du vandalisme et qui étaient si influencés par l'interprétation thermidorienne du phénomène qu'ils l'ont reprise sans s'interroger sur son bien-fondé. Dans un article passionnant, Guillaume Mazeau a récemment prouvé que l'historiographie grand-public de la Révolution française avait été durablement entre les mains des droites contre-révolutionnaires et que c'est cette historiographie qui avait influencé l'opinion à tel point que s'en sont perpétués les clichés dans l'imaginaire des Français—mais aussi des étrangers.[2] Un de ces clichés concerne sans nul doute les jacobins, décrits comme à l'origine de tous les abus et de toutes les horreurs de l'époque.

Richard Clay en est conscient. L'approche chronologique du phénomène d'iconoclisme (littéralement : bris d'images) lui permet de noter que la première destruction d'images est due à des dragons du roi. Le 12 juillet 1789, un d'entre eux brise un buste de Necker et endommage celui du duc d'Orléans avec lesquels le peuple de Paris défilait pour protester contre le renvoi d'un ministre populaire et contre l'exil forcé de Philippe d'Orléans. L'auteur analyse ensuite le sens de ces deux actes et, pour ce faire, utilise une méthode inspirée de la sémiologie. Il s'intéresse à la polysémie des signes et à leur dimension diachronique et synchronique. C'est-à-dire que les significations changent avec le temps tandis que diverses significations coexistent dans une même période. Il montre donc bien les glissements sémantiques qui s'opèrent de 1789 à 1795 et les transformations que subissent les objets concernés.

Par contre, il est moins méthodique dans son traitement des transformations en question. Ou, en d'autres termes, il eût sans doute été intéressant d'analyser de surcroît comment ces significations diverses et variées sont créées : par exemple d'examiner ce qui se passe sur les plans syntagmatique et paradigmatique.[3] Car, et Clay le prouve fort bien, l'iconoclisme révolutionnaire n'est pas seulement et pas souvent destruction, mais création. Il (re)construit tout autant qu'il détruit. Il conserve tout autant qu'il démantèle. Clay en donne de nombreux exemples. Celui de l'architecte Daujon est sans doute le plus éloquent. Chargé par la Commune de Paris de supprimer les signes du

despotisme et du fanatisme dans les divers églises municipales, Daujon tente de leur imprimer un autre sens: il transforme les calices avec des rayons en calices avec des flammes ; supprime les couronnes des statues et les revêt de cheveux ; modifie les sceptres en branches d'olivier ; la croix devient un faisceau d'armes, etc. (pp. 257-258). Une simple substitution syntagmatique lui permet donc de changer du tout au tout la signification de l'objet et de le rendre digne de la Révolution. L'autre opération est plus radicale, c'est celle qui modifie le paradigme tout entier : après le 10 août 1792, toutes les statues royales de Paris sont mises à bas, et pour certaines, remplacées par celles de la Liberté ou par des obélisques provisoires ornés de la déclaration des droits de l'homme ou des bustes de martyrs de la Liberté. Il serait donc intéressant d'établir une liste exhaustive des opérations diverses qui modifient la signification des objets.

Dès les débuts de la Révolution, les querelles ont été légion entre ceux qui désiraient effacer les signes de la superstition—monarchique ou catholique. Il n'y avait pas jusqu'aux prêtres qui ne se battent entre eux à propos des images. Les réfractaires désapprouvaient les concessions faites par les constitutionnels, et ces derniers critiquaient l'idolâtrie de leurs adversaires. Une véritable bataille de placards s'ensuivait. Les derniers acceptaient plus facilement la fonte des objets précieux—vierge(s) en argent massif dès 1791, par exemple, que les premiers. Après tout, la foi n'avait pas besoin pour être sincère d'être environné de luxe et de 'vains ornements'. Pour imposer leur opinion respective, les prêtres tentaient d'impliquer le peuple et les femmes dans une bataille qui pouvait tout aussi bien toucher aux images de la vierge, aux ex-voto et aux estampes. Clay a particulièrement travaillé sur ce sujet et les deux chapitres consacrés au catholicisme sont particulièrement informés, réussis et instructifs.

L'approche chronologique permet encore d'appréhender clairement l'évolution qui mène de la critique du mauvais roi (Louis XV) et de l'amour pour le bon roi (Henri IV) au rejet catégorique par les Parisiens de tous les rois, et partant, à la destruction de leurs statues respectives. En août 1792, Henri IV lui-même n'est plus épargné. Cette destruction d'effigies coïncide avec la chute de la monarchie. Elle en est la traduction symbolique. Dans ce contexte, Clay n'oublie pas de rendre au peuple parisien son rôle créatif de codeur et de décodeur de signes. Ce peuple n'agit nullement comme un vandale ou un barbare, mais comme un être conscient des changements politiques. Pour lui, l'espace public est orné de signes hautement politiques, dont les sectionnaires se soucient peu de la valeur esthétique ou historique. Ce qu'ils désirent, c'est que cet espace public soit harmonisé avec le nouvel ordre des choses. L'Assemblée nationale était réticente mais a fini par décréter des destructions qu'elle entendait pour le moins contrôler. Le problème, c'est que chacun en faisait à sa guise : des pouvoirs divers s'affrontaient. Les sections de Paris insistaient pour que toute effigie royale fût brisée. On sait que les rois de Notre-Dame—des rois de Juda—furent alors détruits parce que le peuple pensait que c'était d'anciens rois de France. La commune de Paris et la Convention cherchaient à l'inverse à protéger le patrimoine national et privilégiaient la valeur esthétique et historique.

Et il est vrai qu'au 18^e siècle, l'idée de la valeur proprement esthétique des beaux-arts est toute récente. Les élites elles-mêmes méprisaient du reste l'art dit des Goths et condamnaient « les gothiques simulacres des rois ». Peu nombreux étaient les connaisseurs éclairés qui souhaitaient alors conserver et protéger ce genre d'œuvres. Il en est assurément, tels qu'Alexandre Lenoir auquel on doit le Musée des Monuments français où étaient conservés et mis en scène les fragments de monuments détruits—à la grande satisfaction de Joséphine de Beauharnais et de Napoléon Bonaparte. Parallèlement à Lenoir, diverses commissions ou comités ont surveillé, protégé et conservé les œuvres d'art et les monuments dès 1790 (p. 66 et p. 195). Qu'ils soient laïcs ou religieux. Clay insiste sur ce point, à juste raison. La destruction est inséparable en un sens de la conservation. Elle est à l'origine du phénomène de 'patrimoine'.

L'auteur souligne bien également l'iconoclasme qui a touché aussi les œuvres révolutionnaires, phénomène qui a moins attiré l'attention des chercheurs. Pourtant, les signes révolutionnaires ont fait l'objet de luttes aussi intenses que ceux qu'ils remplaçaient. Le meilleur exemple en est évidemment les bustes de Mirabeau et de Marat, tour à tour adorés et tour à tour vilipendés. Dans ce chapitre 5, l'auteur s'interroge par ailleurs sur la question de savoir si les processions des bustes des

martyrs de la liberté avaient ou non un caractère religieux. Il emprunte à Tony Halliday l'idée que les sections agissaient à l'exemple des Romains—lesquels brisaient les bustes des hommes qui avaient démérité. Pourtant, les allusions au Christ et au Sacré Cœur de Marat dans plusieurs de ces processions—et la culture iconographique du peuple—incitent à douter de cette interprétation.[4] Clay reconnaît lui-même que l'éducation iconographique populaire provenait avant tout du catholicisme.

Un autre point du livre concerne la Société des Citoyennes républicaines révolutionnaires qui semait la terreur auprès des Parisiennes et les contraignait à arborer des signes divers, dont la cocarde. La société féminine aurait même souhaité les forcer à porter le bonnet rouge (p. 227). A lire Clay, on comprend mieux que la Convention ait souhaité fermer les clubs de femmes—du moins en cet automne 1793, quand les Enragés menaçaient eux aussi l'unité de la République, affolée par la situation, car confrontée à une guerre civile et une coalition européenne. Car jusque-là, ces sociétés féminines avaient été tolérées voire encouragées. Certaines étaient affiliées aux Cordeliers. Quant aux Jacobins, ils consentaient, même après cette date, à féliciter une jeune 'amazone de seize ans' qui combattait pour la Révolution.

Richard Clay fonde sa recherche sur une assez vaste série d'archives jusqu'ici peu étudiée. Sur de nombreux points concernant les signes révolutionnaires, il donne des renseignements précieux aux historiens de la Révolution—qui sur ce thème aussi pourraient nuancer leurs idées relatives à la période. La bibliographie des ouvrages de référence en revanche est plutôt limitée. On n'y trouvera point les livres d'Édouard Pommier et de Dominique Poulot sur l'art de la liberté et le patrimoine, ni celui de Guillaume Mazeau sur la mort de Marat.[5] Peu d'ouvrages non plus sur l'histoire de la Révolution. Le livre de référence de Clay est le *Longman Companion to the French Revolution* publié par Colin Jones en 1995. En ce qui concerne son sujet, ce n'est peut-être pas très grave. Ce qui l'est plus sans nul doute, c'est que les illustrations superbes qu'il publie et qui doivent illustrer ses propos sont illisibles. Les détails mentionnés sont invisibles. Faut-il en rendre responsable l'éditeur ? C'est sans doute le cas et c'est fort dommage. Qu'elles soient en noir et blanc—à une époque où les couleurs jouaient un rôle symbolique majeur—passe encore, mais que les reproductions soient minuscules, c'est là un grave défaut dans une histoire sémiologique de l'art.

NOTES

[1] Voir notamment Louis Réau, *Histoire du vandalisme : les monuments détruits de l'art français*, 2^e édition, (Paris : Robert Laffont, 1994) et Gustave Gautherot, *Le Vandalisme jacobin : destructions administratives d'archives, d'objets d'art, de monuments religieux à l'époque révolutionnaire* (Paris : Beauchesne, 1914). Édouard Pommier, *L'art de la Liberté. Doctrines et débats de la Révolution française* (Paris : Gallimard, 1991) et Dominique Poulot, *Musée, nation, patrimoine, 1789-1815* (Paris : Gallimard, 1997) ont apporté des nuances dans ces interprétations sans pour autant rendre justice aux prétendus Jacobins.

[2] Guillaume Mazeau, « La Bataille du public. Les droites contre-révolutionnaires et la Révolution française dans la première moitié du XX^e siècle » in : Sophie Wahnich, ed., *Transmettre la Révolution française. Histoire d'un trésor perdu* (Paris : les Prairies ordinaires, 2013).

[3] Ce que j'appelais une rhétorique de la substitution dans un article de jeunesse, intitulé « Statues de plâtre... statues de plomb... Une rhétorique de l'image dans la propagande révolutionnaire », in Ruud Meijer, ed., *La Révolution Autrement* (Groningue : C.R.I.N, 21, 1989), pp. 27-47.

[4] Sur ces fêtes sectionnaires consacrées à Marat, je me permets de renvoyer à mon livre, *Les monuments de la Révolution française. Une histoire de représentation* (Paris : Honoré Champion, 1997), chapitre 1. On y trouvera également une analyse des destructions versus des créations révolutionnaires, la politique iconoclaste étant toujours allée de pair avec une politique de réaménagement et de construction, pp. 300-317. Albert Soboul avait écrit un article fondateur à ce

sujet, « Sentiment religieux et cultes populaires pendant la Révolution. Saintes patriotes et martyrs de la liberté », *Annales historiques de la Révolution française*, no.39 (1957) : 193-213.

[5] Guillaume Mazeau, *Le bain de l'histoire. Charlotte Corday et l'attentat contre Marat (1793-2009)* (Seyssel : Champ Vallon, 2009).

Annie Jourdan
Université d'Amsterdam
A.R.M.Jourdan@uva.nl

Copyright © 2013 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172